

Des violences historiques

Lecture en vélocipède, d'Huguette Gaulin et *L'oekoumène écorché vif*, de Michel Janvier

Huguette Gaulin, *Lecture en vélocipède*, poèmes 1970-71, Éditions Les Herbes Rouges, Montréal, 1983. 175 pages

Michel Janvier, *L'oekoumène écorché vif*, Parti-Pris, coll. « Poésie », Montréal, 1983, 71 pages

Christian Bouchard

Numéro 34, été 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, C. (1984). Compte rendu de [Des violences historiques : *Lecture en vélocipède*, d'Huguette Gaulin et *L'oekoumène écorché vif*, de Michel Janvier / Huguette Gaulin, *Lecture en vélocipède*, poèmes 1970-71, Éditions Les Herbes Rouges, Montréal, 1983. 175 pages / Michel Janvier, *L'oekoumène écorché vif*, Parti-Pris, coll. « Poésie », Montréal, 1983, 71 pages]. *Lettres québécoises*, (34), 36–38.

Des violences historiques

Lecture en vélocipède, d'Huguette Gaulin¹

et

L'oekoumène écorché vif, de Michel Janvier²

I- Lecture en vélocipède:

Lecture en vélocipède d'Huguette Gaulin que les éditions des Herbes Rouges ont fait paraître récemment est une réédition de la version intégrale parue aux éditions du Jour en 1972. Une question vient immédiatement à l'esprit: pourquoi les Herbes Rouges ont-elles choisi de rééditer une oeuvre modeste de volume, à peu près inconnue comme nous est également peu connue son auteure qui a mis fin à ses jours en s'immolant par le feu en face de l'Hôtel de Ville de Montréal le 4 juin 1972?

Depuis une dizaine d'année, j'ai lu de nombreux recueils de poésie et jamais *Lecture en vélocipède* ne m'était tombé entre les mains. À peine avais-je entendu parlé de son auteure. Je savais que les éditions de l'Aurore, jadis, avaient donné à l'une de leurs collections le nom de «Lecture en vélocipède» mais j'en ignorais l'origine. La lecture de «Nid d'oxgène (octobre 1970)», de «Recensement (mars 1971)» et de «Lecture en vélocipède (mai 1971)», les trois grandes divisions du recueil, ainsi que la préface (qui n'en est pas une!) de Normand de Bellefeuille à cette réédition m'a beaucoup éclairé sur l'époque d'une littérature «formaliste» naissante au Québec, de même que sur une oeuvre et une auteure précurseurs d'un grand moment de notre (de la) littérature. Il faut donc croire en la détermination des éditeurs des Herbes Rouges de renouer le lecteur avec une oeuvre capitale demeurée trop longtemps dans l'ombre. Onze ans après sa première publication, *Lecture en vélocipède* parle encore un langage vigoureux (et rigoureux) où s'expriment de violents déchirements et d'où jaillit un feu souterrain retenu dans les zones sombres du désir refoulé.

Une écriture d'exigeance:

«on ne marchande plus
l'image ventre obèse
qu'à fendre les murs
m'agrandisse» (p. 72)

L'écriture rupturée et elliptique de *Lecture en vélocipède* met en évidence la pratique de tout un groupe d'écrivain(e)s qui, au cours des années 70, remettait en cause l'efficacité du langage comme moyen d'expression poétique ainsi que les fondements de la logique syntaxique de la langue française.

Huguette Gaulin fut, ici, l'une des premières à explorer les ressources du langage qui permettaient aux mots et à la phrase leur polyphonie par des voies formalistes. Une telle remise en question du langage ne fut possible que par la violence du verbe, que par la transformation radicale des énoncés et par le renouvellement d'un lexique qui débordait les cadres d'une poésie traditionnelle dont le symbolisme commençait à ressentir des signes d'épuisement.

L'écriture d'Huguette Gaulin assène sans cesse ses coups à la banalité, aux traditions, aux formules. Le texte ne rend compte du réel que dans la mesure où il est à l'écoute de lui-même et de son désir d'exprimer toujours autre chose que ce qui est dit. La poésie «se fâche doucement / et enfonce l'aiguille». D'abord en elle-même et ensuite dans la chair vive du lecteur. Elle violente, elle casse. Nous assistons à l'explosion d'un volcan, à l'émiettement du granit. Aussi, les mots qui évoquent la douloureuse déchéance et la déchirure sont-ils omniprésents: les «haches ironiques» frappent de toutes parts laissant derrière leurs carnages les «peaux crevées» joncher le sol.

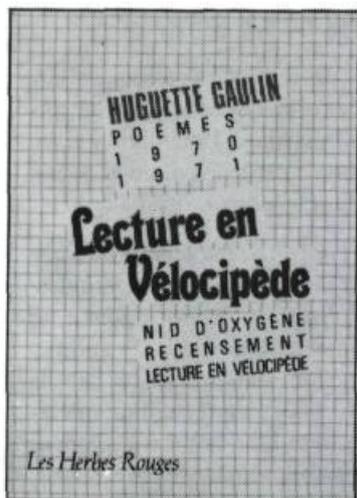
La langue des poèmes de *Lecture en vélocipède* déchiquette, taille, fait éclater; elle crie dans le désert; elle mêle et démêle les sexes, les idéologies; elle cherche à prendre possession des territoires interdits de l'invention en empruntant à Mallarmé et à Rimbaud aussi bien qu'aux surréalistes les procédés qui ouvrent les voies signifiantes:

nous reprenons notre territoire de
fourrures neigeuses
haches ironiques
et peaux crevées

continent à rebours
où elles se creusent
lavé à la potasse du rêve

les cortèges de tortues s'estompent
aux coins saignant de la main

soutenez de l'oeil du talon
l'arc accomplit ses glaçons d'endroit (p. 25)



Malgré l'extrême violence qui caractérise en plusieurs endroits la poétique du recueil, il n'y a pas moins place à une grande tendresse. Car la longue plainte poussée avec des mouvements destructeurs et autodestructeurs dont nous retrouvons partout les traces dans l'écriture d'Huguette Gaulin est la conséquence de l'échec de l'amour rêvé. Amour des humains entre eux; amour des sexes; amour des humains à l'égard de leur planète. L'opposition de la douleur et de la douceur imprègne de lyrisme l'ensemble de l'oeuvre qui, tout comme le corps, est en quête de ses moyens et de ses pouvoirs créateurs.

Dans cette poésie d'émotions et de recherche, très exigeante, chaque poème est une pierre dure, une proposition irréductible. Ce langage acide, brûlant, je dirais même bouillant comme de la lave, est un rite de guerre qui se résout en un feu d'artifice où ruptures et syncopes, douleurs et douceurs annoncent, tel un présage, l'immolation.

Le recueil d'Huguette Gaulin a passé une décennie sans avoir réellement vieilli. Grâce à cette réédition, les frères Hébert font revivre un moment important de notre histoire littéraire. La nouvelle publication de *Lecture en vélocipède* est d'autant plus significative qu'elle survient alors que la poésie québécoise (et internationale?) des années 80 se cherche, une fois de plus, et très activement, une «nouvelle écriture» différente de celle que nous lisons depuis, oh!, 1976.

* * *

II- L'oekoumène écorché vif:

Dès «Overdose», le poème d'ouverture, toute l'ambiance du recueil est résumée. On y fait aussi le tour des procédés littéraires qu'utilise Michel Janvier. Texte long de douze pages, «Overdose» rassemble les principaux éléments d'une poésie de colère, de violence, de misère d'un corps et d'un esprit malades. La coupe déborde. Tout y est excessif. Un je dépressif dégomme une haine extrême contre le monde moderne. L'espace de la page, pareil à l'espace habitable de la surface terrestre qu'évoque le titre, se transforme en une plaie béante, en un territoire délabré ne renvoyant plus que l'image de la laideur et du cauchemar.

*Finis les trips acido-ventriloques
les ascendantes emmerdées badigeonnées*

*encapuchonnées
démembrées*

coincées fuckées

.....
Finis les punchs à nez sur la cervelle

.....
Finies les doses et tout ce qui vient avant ou après (p. 9)

La lecture de la plupart des poèmes de Michel Janvier donne des sueurs froides. Le ton et les visions rappellent le cri de haine et les hallucinations d'un «bad trip» au L.S.D. Les nombreuses allusions aux effets des drogues chimiques et aux médicaments laissent d'ailleurs supposer que ceux-ci ne sont pas étrangers à l'écriture torturée de *L'oekoumène écorché vif*. Chaque texte conduit loin de la réalité tangible. Le monde y est exprimé en rêves et en visions. Des tableaux font entrevoir ce que le globe contient de plus affreux telles la mort, la maladie, la folie et... la société pourrie d'où coule le pus symbolique, une société où nous grillons comme en enfer. Devons-nous voir là une simple reprise de clichés puérils? Je ne le crois pas. Le je subjectif qui prête ici sa voix se fait le porte-parole d'une génération laissée pour compte, abandonnée à elle-même au beau milieu d'une vie sociale qui ressemble d'assez près à un trou noir, à une misérable aventure. Cette génération «fuckée», perdue, ennuyée n'a pas beaucoup d'autres choix que de réagir par la révolte et la folie devant l'impasse où elle se retrouve.

Je suis un sale révolté de la diarrhée

.....
je suis le plus beau poète obnubilé (sic) no! no global dans vos laques mauves à l'axe equinoxe

.....
je suis mon suicide d'une femme exécrationnement mignonne de Milo...

.....
je suis au célibat des sanatoria circomplexes

.....
je suis un sale révolté de la gonorrhée (p. 35)

La misère, la colère et la violence qui va de pair; la maladie, les excréments, la pourriture, la décomposition et les mauvaises odeurs sont, ici et là, l'apanage du poème. On conteste la vie, l'amour, la sexualité (autant l'hétérosexualité que l'homosexualité) avec un humour des plus noirs. Par endroits,

certain traits de cette thématique de la vie pestilentielle ont quelque correspondance avec la poésie de Mario Campo³ et de Denis Vanier⁴ qui juge et critique sévèrement la vie urbaine moderne.

Il ne faut pas être surpris outre mesure de l'emploi des termes populaires et de la présence d'une espèce d'argot de fond de cour. Car la poésie de Michel Janvier, repliée sur elle-même pour se sauver de la détresse, s'exprime avec les mots d'une culture apauvrie. Elle emprunte au mode de vie rock'n roll de même qu'à des images d'une technologie futuriste une grande partie de sa substance. À plus d'un égard, elle évoque la musique stridente du «heavy metal».

*C'est la fournaise ardente sur la couenne
Et chauffent les deux braises laitières
Dans la lave du désir en ébullition
Les révolutions des membres
Articulent ce kaléidoscope des chairs en ébats
La passion, c'est dans la tête, mon Lou!
C'est un sous-bois de fougères
Trois ou quatre lasers de soleil y filtrent
Des frissons sur les pores et les sores
La machine cérébrale s'ébranle vacillante
Quelques cerfs-volants se déchirent au haut des trembles
Les quatorze soleils, mon cul! (p. 25)*

Les images ne sont pas seules à percuter. La dureté des sonorités frappe tout autant. Quelquefois, le procédé de l'alitération et un peu trop évident ce qui a comme conséquence d'atténuer la signification du poème:

*un oeil de boeuf percé dans un rail
cache un oeil de veuf sans bail
claustrophobe chloroformé (p. 49)*

Heureusement, de tels excès ne sont qu'occasionnels. De manière générale, l'équilibre du rythme et de la sonorité parvient à donner la cohérence nécessaire à l'intelligibilité du texte et c'est en cela que le mouvement haletant de la poésie de *L'oekoumène écorché vif* atteint le lecteur.

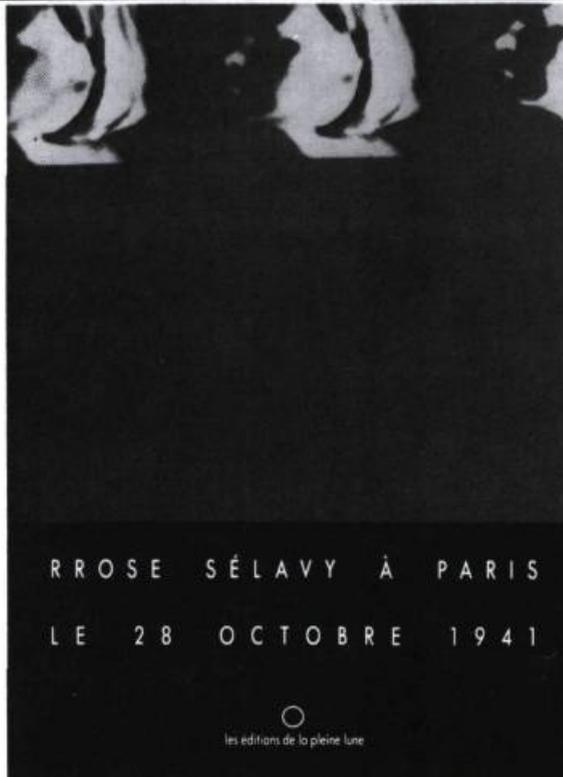
Ce recueil, paru aux éditions Parti-Pris, me semble un signe des temps. La rancune contre le monde moderne superindustrialisé et la critique sévère qui résulte du regard angoissé sur la société urbaine ne peuvent faire autrement que d'exprimer une violence effrayante. Je me laisse peut-être glisser dans la sensiblerie juvénile mais le parcours de ce recueil ne me repose pas du tout. Il s'agit d'un livre bien fait, efficace pour un premier recueil, mais qui passera comme bien d'autres. Son mérite tient à ce que son langage nous remet en mémoire qu'il existe autre chose que le langage des roses. Après tout, la littérature s'écrit pour bien des raisons, même pour nous bouleverser. □

Christian Bouchard

1. Huguette Gaulin, *Lecture en vélocipède, poèmes 1970-71*, Éditions Les Herbes Rouges, Montréal, 1983. 175 pages.
2. Michel Janvier, *L'oekoumène écorché vif*, Parti-Pris, coll. «Poésie», Montréal, 1983, 71 pages.
3. Mario Campo, *Coma laudanum*, L'Hexagone, Montréal, 1979.
4. Denis Vanier, *Oeuvres poétiques complètes, Tome 1, (1965-1979)*, V.L.B. éditeur/Parti-Pris, Montréal, 1980.

NOUVEAUTÉ

Rose Sélavy est une spirale d'écrivantes animée par Yolande Villemaire.



les éditions de la pleine lune

RROSE SÉLAVY À PARIS LE 28 OCTOBRE 1941

Paris, 28 octobre 1941. Il pleut à verse. Derrière les lourdes tentures de velours noir de l'hôtel particulier des de Mouliak, une centaine d'invités célèbrent l'anniversaire de Sarah. On ne dirait pas que c'est la guerre. Rose Sélavy boit du champagne et invite *l'essentielle en elle*.

7.95\$

JEUNES FEMMES ROUGES TOUJOURS PLUS BELLES RAPPELÉZ-VOUS... ANGE DE MÉMOIRE JE ME RAPPELLE DE TOUT DE RROSE SÉLAVY... EROS C'EST LA VIE... RROSE SÉLAVY... JEUNES FEMMES ROUGES TOUJOURS PLUS BELLES RAPPELÉZ-VOUS... ANGE DE MÉMOIRE JE ME RAPPELLE DE TOUT